

Traversée de l'Afrique en caravane par Claude Poirier

Livre 5 : Du Mali au Bénin Partie 1 sur 2

Bamako, Mali, nuit de Noël 1999 :

Kaly est parti rejoindre sa famille depuis quelques jours dans je ne sais quel village éloigné et je suis sans nouvelle de lui. Hébergé chez son oncle, heureux propriétaire d'une grande maison située au centre de Bamako, la chambre qui m'est allouée depuis quelques jours n'a rien d'affriolant. Bien que regrettant le confort que m'offre Nadrêva, j'apprécie cette généreuse hospitalité. Mon hôte a fait installer une moustiquaire au dessus du lit. Les petites bonnes, (des gamines ayant à peine atteint l'âge de la puberté), lavent mon linge et font ma vaisselle, sur l'ordre du maître de maison. Elles font tout pour me faire plaisir.



Nostalgique, je pense aux lumières qui brillent sur les avenues de Paris et aux guirlandes qui les habillent. Je suis dans une ville où les rues environnantes sont chargées de débris et d'une épaisse poussière. Je rêve de musique et de fête, de foie gras et de champagne ou d'un bon camembert. Alors que je suis dans un pays musulman où ce jour est un jour comme les autres. Précédée d'un whisky acheté à un prix tout aussi prohibitif que les barquettes de poulet qui font deux heureux, l'assiette de riz et les quelques rondelles de bananes frites offertes par notre hôte n'ont rien d'une agape pour célébrer cette nuit de la Nativité.



Pour fêter l'événement, j'ai acheté une bouteille de vin mais je ne l'ai pas ouverte, c'est dire dans quel état d'esprit je me trouve. Couché à vingt heures, les moustiques qui réussissent à traverser mon filet protecteur et les Baby's m'empêchent de dormir. Depuis le début du ramadan, les gamins s'évertuent à faire claquer de nombreux pétards, or le crapouillot et Zimba détestent ce bruit et tremblent de tous leurs membres. Le temps s'écoule au rythme des prières de la mosquée toute proche et, chaque nuit, je suis réveillé à trois heures trente par la voix du haut parleur du muezzin. Sur le transistor que j'ai acheté en Espagne, Radio France Internationale annonce régulièrement les conflits, attentats, guet-apens et assassinats d'hommes politiques qui font la spécificité de ce continent. Je sais qu'à un moment ou à un autre, je serai à nouveau confronté à cette réalité comme je l'ai été en Mauritanie ou à Ceuta, face à un train fou et à des routes monstrueuses où je risquais d'être dévalisé. Ayant échappé miraculeusement à tout ça, je peux tirer un premier bilan positif de ce parcours semé d'embûches. Présent, Kaly ajouterait certainement : « Bon, enfin tout ça, ce n'est que de la causerie ordinaire... ».

Tout en écoutant la radio, je médite sur ces mots prononcés par le Dalaï-lama : « Les problèmes que vous avez laissés derrière vous se régleront d'eux-mêmes. Et, s'ils ne se règlent pas, alors cela ne valait pas la peine de rester ». Le bruit et mon environnement ne sont pas les seules causes de mon insomnie. Je suis énervé par le travail effectué sur mes véhicules. Le moteur de la ventilation qui diffuse l'air conditionné sans lequel les Baby's n'auraient pas survécu et qui nous a lâché à quelques kilomètres de Bamako, vient d'être changé et a de nouveau rendu l'âme. Il n'a pas tenu deux minutes. Et, contrairement à ce qui m'a été promis par le carrossier, le lifting de Nadrêva laissée en villégiature depuis six jours n'est pas terminé. La traversée du Sahara ne lui ayant guère réussi, meurtrie et en piteux état, il y a du boulot. J'espérais passer Noël dans la brousse, c'est raté ! Le travail effectué est non recevable.



Conscient des risques encourus dans ces pays où les heures, la philosophie et le travail sont régis par Allah, j'ai pris le soin de m'adresser à une entreprise dirigée par un Français. Un compatriote parti passer les fêtes dans son pays et dont les employés se fichent complètement de la qualité et du suivi de leur travail. Trois mille francs français changeront de mains lorsque leur ouvrage sera conforme à ce que je suis en droit d'attendre d'une dépense qui correspond à quatre mois de salaire pour un cadre local, le double pour un employé.

Je ne regrette pas d'avoir emporté mon vélo, un tout terrain qui prend là toute sa signification. Il m'a permis de découvrir la ville comme d'entreprendre les démarches obligatoires pour être en règle au Mali. La circulation est démentielle, les taxis et autres véhicules, pour la plupart des ruines ambulantes, déboîtent sans indiquer la moindre intention. Les minibus et autres transports en commun, eux aussi d'un autre âge, font la course entre eux pour gagner un client. Et, mis à part les trois ou quatre artères principales, goudronnées et souvent trouées, les autres voies sont totalement défoncées ou décomposées. Seul le marché, où évolue une foule bigarrée, offre un agréable dépaysement. Enveloppée d'une monstrueuse pollution, la ville et son insalubrité accueillent de nombreux et voraces moustiques qui font, au Mali, plus de ravage que le sida. Avant mon départ, j'ai été vacciné contre la fièvre jaune et je ne prends aucun traitement contre le paludisme.

Directeur général d'une firme produisant des matelas en mousse, Daou, le chef de cette nombreuse famille, (quatre familles occupent les différentes parties de sa grande maison) m'a convié ce matin à le suivre pour assister aux tractations concernant le mariage de l'un de ses neveux. Muni d'une caisse de noix de cola (achetée 30 000 francs CFA sur le marché), nous nous sommes dirigés vers la maison d'un vieil homme, le représentant de la famille du mari, où l'émissaire de la future mariée nous a rejoint. Le panier de noix et 100 000 francs CFA sont les présents que Daou et sa famille offrent pour obtenir l'assentiment souhaité. Après quelques minutes de palabres, apparemment satisfait, chacun se sépare sur un accord qui semblait acquis d'avance. Sur le chemin du retour Daou, m'a avoué que, s'il mariait sa fille, ce serait l'un de ses jeunes frères qui s'occuperait de ces tractations. Son avis ne compterait en rien. Seule la jeune femme concernée et son représentant peuvent décider !



La nuit s'éternise... le vacarme et les pétards persistent. Traumatisés, les Baby's se blottissent contre moi. Si Jazz et Zimba s'imaginaient partir en vacances, se faire bronzer avec une casquette sur le front, des lunettes de soleil sur le nez et une bande dessinée pour passer le temps, c'est loupé. En caressant Zimba pour la tranquilliser, je me rappelle l'avoir baptisée ainsi en souvenir de mes précédents voyages au Kenya et en Tanzanie où, en swahili, (la langue parlée par plus de cent millions de personnes en Afrique de l'Est), le lion est nommé «Zimba ». C'était par un très beau soir de Janvier 1990, elle avait à peine trois mois. Noire et blanche, elle appartient à la race des Shih-Tzu, ces petits terriers capables de suivre pendant des mois la caravane qui les menaient depuis leur lointain pays, par des températures très basses et au milieu d'éléments déchaînés, à la cour impériale de Chine où ils étaient offerts par l'empereur tibétain. La caravane et le voyage m'apparaissent prédestinés pour mes deux petits cœurs.

Bamako lundi 27 décembre 1999 :

Revenu de son village natal quelques heures avant notre départ, Kaly souhaite poursuivre ce voyage en notre compagnie. Il n'a pas d'argent mais ce n'est pas très gênant. Il n'a qu'une carte d'identité pour franchir les frontières et ça, ça l'est bien davantage. Je suis plus que réticent. Devant son insistance et ses arguments, qui font de lui un excellent compagnon de voyage, je me laisse convaincre. Je lui fais tout de même signer une lettre de désistement pour le cas où il arriverait quelque chose ou si une frontière lui refusait l'accès. Pour compenser les frais qu'occasionne sa présence, il s'occupera des courses, de la cuisine ou des Baby's et, grâce à ses traductions, je pourrais communiquer avec les villageois.



Chaque angle ceint par une solide cornière en métal et les bas de caisse recouvert d'une haute et épaisse bande d'acier, maintenant bien réparée, Nadrêva peut poursuivre sa route. Un choix kafkaïen s'impose sur le chemin que je dois suivre. Soit je rejoins le Kenya et traverse l'Afrique par le Niger et le Tchad, pour affronter le Rwanda et le Soudan. Soit j'emprunte la route côtière et traverse le Nigeria, le Cameroun, les deux Congo et l'Angola. Le Nigeria est connu pour être le pays le plus dangereux au monde. Les gens y sont braqués en plein jour et le Cameroun peut s'enorgueillir d'être le pays le plus corrompu du monde. Une guerre fratricide sévit en République Démocratique du Congo et, en Angola, les routes sont minées.

Quelle que soit la route choisie, je sais qu'elle comporte de grands risques comme ceux subis par le convoi allemand en Mauritanie et qui m'a été confirmé par le conseiller de l'ambassade de France à Bamako. Ayant préalablement envisagé de passer par la Côte d'Ivoire, les huit jours nécessaires pour l'obtention de mon visa, son prix et autres documents demandés, m'en ont dissuadé. Pour trois fois moins et en moins de deux heures, ce même droit d'entrée m'a été accordé par le consulat du Burkina. Quelques heures plus tard, R.F.I. annonçait l'insurrection menée par les militaires Ivoiriens, ce qui obligeait le chef de l'Etat à quitter promptement les lieux ! Pour la énième fois depuis le début de cette aventure, j'ai l'impression que le destin choisit pour moi. Mon Orisha ne m'abandonne pas et je poursuis ma route vers le Burkina pour rejoindre Mariette au Bénin avec laquelle j'espère passer le nouvel an et savoir ainsi à quoi et à qui sert une O.N.G. franco-béninoise.

Mardi 28 décembre 1999 :

Prétextant qu'à seize heures la frontière est fermée alors que le véhicule précédent est passé sans encombre, les douaniers burkinabais exigent que je leurs paye des heures supplémentaires. Le «back-chiche» est, en Afrique, une coutume dès que « l'homme Blanc » pointe son nez ! A notre entrée au Burkina Faso, les gendarmes de ce pays catholique me souhaitent de bonnes fêtes, me parlent de champagne et, comme lors de tous nos arrêts aux postes de contrôles précédents, m'ordonnent d'ouvrir la porte de ma caravane. Obéissant à des motifs que dicte la curiosité plutôt que le devoir, policiers, gendarmes, militaires

ou douaniers se montrent coopératifs et admiratifs. Hommes, femmes, enfants montent à bord... leurs yeux s'écarquillent, les rires fusent.



Ils n'ont jamais rien vu de pareil et je fais des heureux. Alors qu'eux ne disposent le plus souvent que d'un confort rudimentaire et d'un mobilier minimaliste, devant le réchaud à gaz, le frigo, les banquettes, le lit et autres meubles, la surprise est toujours de mise.

Mercredi 29 décembre 1999 :

« Vous devez avoir eu beaucoup de volonté pour arriver jusqu'ici ! » disent certains villageois en contemplant Nadrêva ou les Baby's. Village, où le chant du coq remplace avantageusement les hurlements du muezzin de Bamako. Ne comprenant pas les motivations qui poussent ce volatile à s'époumoner à des heures aussi matinales, je me dis que c'est peut être pour faire honneur au seul Français qui est dans la salle...

Les villageois s'étonnent de me voir câliner mes chiens et leur parler. Grâce à mon comportement j'espère que leurs chiens connaîtront une sensible amélioration de leurs conditions de vie. Brousse, où les étoiles sont à nouveau nos compagnes nocturnes.



J'ai pu dormir avec les fenêtres ouvertes. Village, où les poules et leurs poussins assoiffés ignorent ma présence et boivent mon eau de vaisselle. Village, où les familles musulmanes et catholiques élèvent ensemble des cochons ou, comme hier soir, racontent des histoires de chasse et vantent les mérites d'ancêtres ayant tué un éléphant ou parlent de phacochères, de lièvres, de mil, de sorgho, de riz et de maïs. Villageois, qui, tous, souhaitent que « l'homme blanc » se sente chez lui et le saluent en se courbant.